

il faut que sa gaieté morde comme ses dents croquent des pommes d'api. Si on frappe à la porte de son esprit sans trouver personne, on ne revient pas.

Voilà pourquoi les femmes du monde tombées dans le demi-monde, au-dessous encore s'il y a des degrés du médiocre au pire, auront toujours le pas sur les blanchisseuses, même si elles sont moins jolies.

Une fille du peuple peut se faire la figure et la main en fort peu de temps, mais il lui faut des années pour apprendre à vivre, d'autant plus qu'elle ne veut pas avouer son ignorance, qu'elle paie d'audace et qu'elle ne veut pas aller à la vraie école de la vie. Aussi son luxe crie le faux luxe, tant le faux goût y heurte le vrai goût. C'est l'olla-podrida de tous les styles. On lui a donné un beau tableau, mais elle s'est bien vite avisée d'accrocher en face un glacier de la Suisse. Si elle donne à dîner, elle prouve qu'elle n'a jamais dîné dans une bonne maison. Si elle a du beau linge sa vaisselle est commune. Si elle a de grands vins elle en a de détestables. Tout est criard en elle et chez elle; l'harmonie savante qui règne chez

les hautes courtisanes ne répandra jamais sur elle ni autour d'elle ses caressantes voluptés.

Ce n'est pas du paradis, — le paradis terrestre qu'on retrouve encore aujourd'hui aux portes de Damas, — que nous vient le bien et le mal, c'est de la Grèce. Voilà la mère patrie, toutes nos origines ont là leurs racines profondes, les arts, les lettres, la philosophie, la politique, le luxe et les mœurs. Nous sommes, quoi que nous fassions, des néo-Grecs, nous n'inventons pas, nous nous souvenons. Pas une pensée, pas une action, pas un mot qui ne puisse faire dire de nous : « C'est renouvelé des Grecs. »

*Les courtisanes du monde!* Depuis les Grecs, ces femmes-là sont au pouvoir. On les rencontre dans toutes les avenues de la Politique et de la Fortune, ces deux cariatides qui soutiennent tous les trônes. Les courtisanes du monde! N'était-ce pas elles qui, à force de beauté et d'esprit, s'imposaient chez Socrate, chez Aristippe, chez Alexandre, sous le portique, dans les jardins d'Académus, dans l'atelier d'Apelles, jusque devant le tonneau de Diogène?



Aspasie, Laïs, Phryné et les autres sont mal connues aujourd'hui, elles jouaient dans l'antiquité le rôle que jouaient chez nous, à la Renaissance, dans les deux derniers siècles, les maîtresses des rois ou les maîtresses des grands seigneurs, Diane de Poitiers, Ninon, mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan, mademoiselle de Fontanges, la Parabère, la Pompadour et les autres.

Or, toutes étaient du monde, et du meilleur, s'il y en a un meilleur. S'il n'y a pas de degrés dans la médiocrité de l'esprit, il y a des degrés dans les ascensions du vice. On a beau vouloir mettre sous le même niveau toutes les femmes perdues, on ne peut méconnaître que, par droit de beauté, le premier des droits pour la femme, quelques-unes reconquirent leur place au soleil.

Il y a toujours eu des âmes timides, comme La Vallière, qui se font justice à elles-mêmes et qui se condamnent au repentir. Mais il y a aussi les natures impérieuses qui relèvent la tête d'autant plus haut qu'elles descendent plus bas, qui s'imposent par la grâce de Dieu, ou du diable, qui s'emparent du pouvoir

par droit de conquête. On les fustige et on les flagelle, — en effigie, — mais dès qu'elles paraissent, elles sont acclamées, les hommes vont à elles, les femmes subissent leur triomphe.

Les courtisanes du monde ne sont donc pas les premières venues. Pour jouer ce grand rôle, il faut de la beauté et de l'esprit. Si toutes n'ont pas d'esprit, toutes ont de la beauté, non pas peut-être la beauté grecque, mais la beauté parisienne. Et qu'est-ce que la beauté grecque, si ce n'est la beauté parisienne? N'en croyez pas les statues de Phidias, faites avec le sentiment olympien. Entre l'Athénienne et la Parisienne, il n'y a pas un fétu de paille; non-seulement c'est la même femme, mais c'est la même figure. J'ai vu une médaille de Phryné qui était le portrait frappant de madame de Pompadour. Pompadour-Phryné! la beauté rococo! Encore une fois rien de nouveau sous le soleil de Paris, rien que des profils et des tableaux renouvelés des Grecs.

Et croyez-vous que Salomon avec ses sept cents femmes, — courtisanes du monde, — n'était pas un Grec avant la lettre?



Parmi les belles choses qui nous viennent de ce beau pays, il y a la sagesse comme il y a le vice, la sagesse des sept sages de la Grèce. Or, il faut les voir à l'œuvre ces sages par excellence : ce sont les courtisanes qui tiennent leur plume. Écoutez ce dialogue entre Diogène et Aristippe : — Quoi, Aristippe, tu aimes Laïs ! Et pourtant tu n'es pas un cynique comme moi. — Crois-tu donc, Diogène, qu'on ne doive pas habiter une maison parce que d'autres y ont demeuré ? — Non, voilà pourquoi j'habite ce tonneau. — Mais, reprend Aristippe, ne peut-on pas s'embarquer sur un vaisseau où d'autres ont navigué ? — Oui, mais prends garde à la tempête, Aristippe. » La tempête, ce fut la passion de Laïs pour Diogène. « L'énergique originalité du cynique l'emporta sur la molle élégance de l'épicurien. »

« Je possède Laïs mais elle ne me possède pas ? » Parole de philosophe : elle régnait sur tous les deux.

Tous les sages de la Grèce appelaient à leur école les courtisanes. Mais n'était-ce pas les courtisanes qui faisaient la leçon ?

Apelles, qui était un peintre d'esprit, s'imagina, lui aussi, quand il « lança » Laïs dans les courtisanes du monde, que son atelier était une école. Tout le monde connaît la légende : il avait rencontré Laïs à la fontaine de Pirène. Émerveillé de sa beauté, il l'entraîna à un souper qu'il donnait à un de ses amis. — Pourquoi cette fillette au lieu d'une courtisane ? « Avant trois ans, dit Apelles, elle sera façonnée par nos mains à toutes les coquetteries et à toutes les malices. »

Le peintre avait dit trois ans, il aurait dû dire trois jours, car trois jours après son élève lui donnait à lui sa première leçon.

Les courtisanes se moquaient des poètes. Laïs voyant Euripide dans un jardin, avec ses tablettes et son style suspendu à son habit, lui dit : « O poète ! pourquoi donc as-tu écrit dans une tragédie : Retire-toi d'ici, infâme. » Euripide répéta le vers : « Retire-toi d'ici infâme. » Mais Laïs éclata de rire et lui montra son sein : « Regarde et souviens-toi que tu as écrit dans une autre tragédie : « Il n'y a rien d'infâme. C'est avec mon sein que les peintres ont représenté celui des déesses. »



Euripide alla fermer la porte du jardin. Il se servit ce jour-là de son style et de ses tablettes pour écrire sa chanson célèbre : « Amour, tyran des dieux et des hommes ! N'apprends pas aux hommes à aimer ce qui est beau ou donne-moi ta force pour vaincre la douceur des femmes. » Comme tous les hommes, Euripide avait deux opinions sur les femmes, celle du jour et celle de la nuit, celle des tragédies et celle des chansons.

Toutes ne passaient pas par la fontaine poétique comme Phryné. Pour avoir passé par le lupanar, la femme de Hiéronyme, tyran de Syracuse, n'en devint pas moins reine.

Dans les trois cent cinquante femmes que Darius menait à la guerre, il y avait des courtisanes de tous les degrés, depuis les plus orgueilleuses jusqu'aux plus humbles. Philippe de Macédoine n'avait pas une pareille suite, parce qu'il trouvait plus simple de se marier à chaque station de la guerre dans un pays conquis. Qu'était-ce que toutes ses épousées, sinon des courtisanes ?

Ce fut Solon, — Solon, qui le croirait ! — qui bâtit le premier temple à Vénus courtisane.

Selon Nicandre de Colophon, « ce temple fut bâti avec l'argent que les matrones qui présidaient aux plaisirs avaient amassé. Philémon, dans ses *Delphes*, ajoute : « Solon, tu as été le bienfaiteur du genre humain ! car c'est toi qui as, le premier, pensé au salut public. La porte dorée va s'ouvrir, il ne faut qu'une obole. Allons, faites un pas : le plaisir c'est le bonheur. »

Mais la courtisane de Solon devait bientôt s'affranchir. Elle s'échappa du lupanar pour entrer dans le monde par la porte des philosophes, des poètes, des artistes, des héros, des hommes politiques. Aussi Eubule s'étonna-t-il bientôt que les lupanars ne fussent pas fermés. « N'est-ce pas être odieux que d'aller chercher au milieu des ténèbres les faveurs d'une femme, tandis qu'on peut contempler à la face du soleil de belles créatures debout, sous un tissu assez délié pour laisser voir tous les charmes de la nature, comme on la voit à découvert sur ces nymphes que l'Eridan nourrit dans ses ondes pures. »

A Rome comme à Athènes, la courtisane régnait despotiquement. Elle tenait table ou-



verte et ne recevait que le dessus du panier du patriciat ; elle commençait aux princes de la maison de César, elle accueillait les tribuns, les consuls, les artistes et les poètes. Nul ne lui niait le goût, elle donnait des conseils aux peintres ainsi qu'à l'orateur, elle était à la fois l'inspiration et la critique. Comme les dames romaines, elle se faisait porter en litière, elle logeait aux Esquilis. Ne jouissait-elle pas du droit de cité, puisqu'on la trouvait digne de sacrifier aux dieux et qu'on ne répudiait pas son héritage?

La Lidye d'Horace savait tout : ce n'était pas assez pour elle de posséder les plus savants rythmes de la beauté et de l'amour, elle était musicienne et Horace l'avait initiée à la poésie. Et Barine n'a-t-elle pas toutes les magies? Qui donc ne se fut pas dit son esclave quand elle apparaissait sous le réseau d'or et sous le péplum blanc aux fines broderies, les bras chargés de pierreries, les pieds nus dans les péribarides aux agrafes d'argent, répandant sur ses pas toutes les ivresses qui parfument sa robe? Comme Horace a bien peint la fierté de cette coquine indomptable, quand elle va se

placer toute victorieuse au Cirque à côté de César, répondant d'une bouche dédaigneuse et d'un regard triomphant à toutes les adorations qui lui viennent comme une symphonie! Elle ne doute de rien, si ce n'est des dieux, ou du moins elle les brave eux-mêmes. Horace n'a-t-il pas dit, lui qui n'a pas grand'peur de Jupiter : « Tout réussit à Barine, même de se parjurer par les cendres de sa mère, par les astres nocturnes, par l'Olympe qui foudroie, par tous les dieux immortels! »

Jamais la poésie n'a peint ainsi la puissance d'une vraie reine. Elle est charmante, mais elle est cruelle : « L'Amour aiguise pour elle la pointe de ses flèches sur une pierre ensanglantée. » Jamais le vice et l'impiété n'ont régné avec une pareille audace. Horace s'écrie : « La jeunesse romaine tout entière grandit pour elle. C'est elle qui fait trembler la mère pour son fils, c'est elle qui épouvante les avares, c'est elle qui fait pâlir les jeunes épousées. »

Mais pourquoi trop s'indigner, pourquoi lancer la foudre et le tonnerre contre les buissons fleuris de roses?



Que voulez-vous que fasse une pauvre fille qui se tue pour gagner trente sous par jour dans la mansarde ou dans le sous-sol? Le sous-sol! horrible et infernale invention du dix-neuvième siècle; c'est le cachot des anciens. La mansarde! vieille chanson qui ne chante plus!

Cette belle fille qui travaille ainsi s'étiolera sous le travail : ne va-t-elle pas défigurer l'œuvre de Dieu? L'attentat à la beauté, c'est un crime de lèse-majesté divine. Jenny Pouvrière est une légende du boulevard du Crime. L'odieuse misère n'entraîne pas la poésie à ses haillons.

Qui donc condamnerait cette pauvre fille parce qu'un jour elle aura respiré l'air vif au bras d'un amoureux?

Certes, ce n'est pas Dieu qui la condamnerait.

Et la femme mariée qui n'a pas trouvé « son homme » dans son mari, qui a été tentée par les curiosités de l'amour hors le mariage, puisque le mariage ne lui a pas donné l'amour, qui donc ne lui pardonnerait pas?

Certes, ce n'est pas le Fils de Dieu.

Après avoir parlé des courtisanes romaines, grecques et françaises, des impures à tous les degrés, les causeurs du grand salon décidèrent que tout était pour le mieux dans le pire des mondes.

— Chaque fois que nous nous retrouverons dans un salon, dit M. d'Ayguévives, nous pourrions étudier cette figure qui s'accroît de jour en jour, la courtisane du monde. Elle se garde bien de tomber dans la demi-mondaine, elle se tient ferme à son mari, comme si elle ne se fût mariée que pour cela.

— Les courtisanes ne sont plus dangereuses dit Monjoyeux, depuis que les courtisanes du monde font le métier des courtisanes. C'est le vice à mi-chemin.

— Celles-là ne sont pas les irréconciliables de la fortune ni du bonheur des autres, ajouta Rodolphe de Villeroy.

— On se rappelle, dit Georges de Harken, cette bourgeoise qui mit un jour sa cuisinière à la porte après l'avoir surprise en conversation criminelle avec son mari : « Pour ce que vous faites ici, je le ferai



bien moi-même. » Les courtisanes du monde disent le même mot aux autres courtisanes.

— Oui, dit d'Ayguévives, elles les débusquent et les chassent de partout, comme si elles seules avaient le privilège des aventures galantes. La femme déçue dit à la fille perdue : « Pour ce que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

Au moment où ces messieurs disaient de si belles choses sur les courtisanes du monde, madame de Montmartel repassa devant eux.

D'Ayguévives lui dit sans façon :

— Votre adorable sœur est toujours toute confite en Dieu, dans son château-fort ?

— Oui, répondit-elle en souriant, madame de Néers, elle fait mon salut.

Et s'éloignant de quelques pas, elle se dit qu'il était bien étrange qu'on ne sût pas encore à Paris que sa sœur avait été enlevée par lord Sommerson.

## VI

*Bonne renommée ne vaut pas mieux que  
ceinture dorée*

A l'heure où madame de Néers arrivait à Rome, madame de Montmartel se disposait à partir pour Venise.

Mais la comtesse partait seule avec sa femme chambre, je veux dire son habilleuse, la romanesque Charmide.

Le comte de Montmartel on le sait déjà, était parti quelque temps auparavant pour Trieste, où il devait avoir une entrevue plus ou moins politique avec le comte de Chambord.

Il était convenu qu'il rejoindrait sa femme à Venise, si elle avait la fantaisie d'aller se promener par là.